

Aurélien Bellanger

Marion Bataillard peint toutes sortes de scènes, dans toutes sortes de formats, mais conserve malgré cela une cohérence remarquable, cohérence stylistique évidente, mais aussi, plus et moins que cela, cohérence de peintre, parti en quête, par-delà la manière et les sujets, de son génie propre.

C'est d'abord un peu insaisissable. Il y a une idée de peintre, un paysage de peintre, mais il est difficile encore de préciser lequel. Ce n'est pas que les tableaux soient l'ombre de leur intention ou trop fragiles techniquement. Il y a une ferveur, immédiatement visible, dans toutes ces images, et une délicatesse presque naïve, toujours agréable, qui n'évoque ni un caprice, ni un empêchement — ou peut-être si, dans les yeux d'un autoportrait, où les bords des yeux, un peu trop tranchants comme chez les primitifs, ressemblent à des incisions, mais la brutalité du passage de la peau à l'élément liquide est racheté par le modelé très réussi des cernes.

Les sujets sont variés, on passe de la composition immense, de la scène d'orgie traitée comme une bataille de Le Brun, mais avec des peaux partout, douces, nues et fermées comme dans un Balthus, à des portraits expressionnistes, dont les angles bizarres tiennent plus à la décadence du mobilier administratif et aux systèmes anti-suicide des ouvertures des fenêtres qu'à une volonté ostentatoire de surprendre — les yeux du modèle sont trop doux pour cela, la composition trop tenue. Marion Bataillard peint aussi, vu de sa fenêtre, un jardinet un peu ingrat, avec ses ombres violettes et ses arbres nus, sa pelouse vert pâle. Un autre tableau, plus petit, isole des pâquerettes, encore fermées et roses qui ne sont pas moins impudiques que les corps renversés et tendus de la grande orgie. Il y a aussi quantité de petites natures mortes, des animaux écorchés, des superbes carottes, des thèmes un peu surréalistes. On trouve aussi ces choses étranges, abstraites et tridimensionnelles qui ressemblent à des modélisations de pièces industrielles ou à des objets mathématiques — ce sont, pour Marion Bataillard, encore des sujets, réfugiés dans la chambre noire du cerveau avant leur intellection complète et leur projection dans le monde extérieur.

Il y a, chez Marion Bataillard, un orgueil de peindre à peu près pur, un orgueil d'arriver à tout peindre. C'est un bel orgueil de peintre.

Marion Bataillard a peint un portrait d'elle sur une chute de contreplaqué, portrait de portrait, d'ailleurs, fait d'après un précédent autoportrait, comme si le peintre en elle l'intéressait plus qu'elle-même.

La chute de contreplaqué serait une fausse modestie, moins due à la pauvreté du matériau qu'au souvenir qu'il était pris dans un morceau plus grand, qu'il a été détaché d'une composition perdue. Le petit morceau de bois ne désignerait pas tant l'icône et l'idée d'achèvement cérémoniel d'un art redevenu mineur et artisanal que l'exact contraire de cela, un art théâtral, grandiloquent, public et triomphal : celui de la fresque. Et on réalise alors que Marion Bataillard, outre son goût pour les scènes immenses, en utilise les teintes claires et presque délavées, et que la jeunesse de sa peinture, consciemment ou non, regarde plus vers Michel-Ange que vers Balthus.